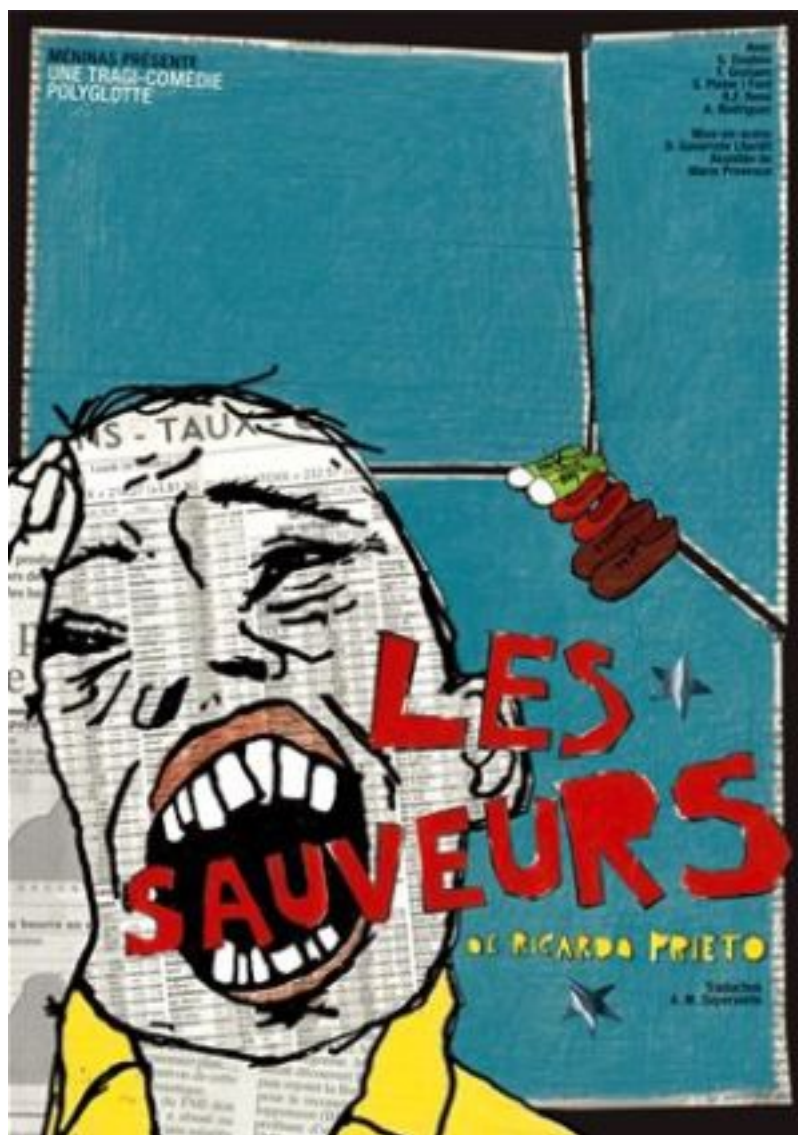


« Les Sauveurs », de Ricardo Prieto (critique de Capucine Vignaux), Le Parvis des arts à Marseille

La bourse ou la vie

Ricardo Prieto, uruguayen, a écrit « les Sauveurs » pendant la dictature. À travers l'aventure d'une famille pauvre qui accueille un riche pensionnaire, il révèle la mécanique perverse des régimes totalitaires.



Au Parvis des arts, l'entrée spectateurs côtoie de près le plateau, lui-même de plain-pied. Cette configuration, la metteuse en scène Dilia Lhardt l'a merveilleusement utilisée : l'arrivée même du public pose le propos de la pièce.

Déjà sur scène, les acteurs vaquent à des occupations ménagères dans un décor domestique. Ils cessent quelquefois pour fixer les spectateurs qui entrent et s'installent. Résultat : le théâtre n'est plus un espace public, mais un espace privé. Effet produit ? On perd notre légitimité de spectateur, on a l'impression de débarquer en étranger. Or, c'est comme ça que tout commence : par un étranger qui débarque.

Comment arrive-t-il dans cette famille ? Par son argent. Car cette famille en manque. Cruellement. Cet homme, c'est un cadeau du ciel : il cherche une chambre à louer et accepte de payer un loyer démesuré. Quelle aubaine...

Seulement, l'argent légitime toutes les exigences, car la vie du pauvre a besoin de la bourse du riche. À partir de là, toute demande de l'Étranger, même polie, devient un ordre ferme. Faut-il donc cesser de vivre pour pouvoir survivre ?

Clara, la machine infernale

L'Étranger est ce qu'on appelle en terminologie clinique « un pervers narcissique » : pour détruire l'autre, il le place sous son emprise. Le déroulement de la pièce épouse ce processus d'asservissement. Toutes les étapes y sont : la séduction (par l'argent), la suppression des repères (mise au clou des objets et des meubles), l'humiliation (tirades insultantes sur la nature des pauvres et la vacuité de la famille), l'isolement et l'enfermement (interdiction de parler, d'écouter de la musique, de sortir, puis fuite de la mère et du fils). Si la domination se construit sur la dépendance économique, c'est la violence perpétrée par le mari sur sa femme qui la consacre.

Au cœur du dispositif : une femme invisible. C'est Clara, la compagne de l'Étranger, la deuxième locataire. Clara, elle est si claire qu'on ne la voit pas. Et la famille pas plus que nous. Ses ordres aussi sont clairs. Car les ordres, c'est elle qui les donne. Lui ne fait que les transmettre... Et – bien sûr – veiller à leur bonne exécution... Elle figure la dimension anonyme, insaisissable du pouvoir totalitaire.

Étranger inquiétant et inquiétante étrangeté

L'assurance et le calme de l'Étranger sont d'autant plus terribles que l'expression des autres personnages est outrancière. En effet, panique et détresse atteignent ici des paroxysmes. Malgré la performance inégale des comédiens, cette opposition dans les registres ne perd en rien de sa pertinence.

Rémi-François René excelle dans le rôle de l'Étranger. La discordance entre son physique amène et son jeu inquiétant sert divinement son personnage. Il nous laisse perplexes sur le rapport qu'entretiennent perversion et inquiétante étrangeté.

Une excellente soirée à passer au Parvis des arts : une écriture et une compagnie à découvrir, une exposition d'objets et notes de travail à voir et des tapas à déguster. Tout ça dans une ambiance chaleureuse.

La Cie Méninas y est en résidence jusqu'au 12 février 2011, et y présente quatre spectacles, dont *Profession mère* de Griselda Gambaro, saluée par la critique. ¶

Capucine Vignaux

Les Trois Coups

www.lestroiscoups.com